Marges

Revue d'art contemporain

20 | 2015

Dispositif(s) dans l'art contemporain

« Sade. Attaquer le soleil »

Paris, Musée d'Orsay – 14 octobre 2014 – 25 janvier 2015

Jérôme Glicenstein

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/967>

DOI : 10.4000/marges.967

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2015

Pagination : 176-177

ISBN : 978-2-84292-424-9

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Jérôme Glicenstein, « « Sade. Attaquer le soleil » », *Marges* [En ligne], 20 | 2015, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/967> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.967>

« Sade. Attaquer le soleil »

Paris, Musée d'Orsay

14 octobre 2014 – 25 janvier 2015

Le début de l'exposition laisse augurer des meilleures choses. Le visiteur s'engouffre dans une sorte de tunnel obscur où sont suspendus cinq ou six écrans à hauteur d'yeux. Des images muettes en boucle montrent une tension montante au sein de grands classiques de la violence au cinéma (*Salo ou les 120 journées de Sodome, Le Voyeur, Les Yeux sans visage...*). La réussite de ce dispositif tient évidemment au fait que la violence n'est jamais montrée en tant que telle. Par ailleurs, le fait d'être dans le noir, entouré d'une foule qu'on ne voit pas mais qu'on pressent autour de soi, produit une sensation assez forte de malaise – les odeurs, les chuchotements, prenant d'un seul coup une importance considérable.

Le reste de l'exposition est malheureusement beaucoup plus banal : la biographie de Sade est présentée sur un grand tableau introductif et les salles suivantes reviennent assez scolairement sur un certain nombre de thématiques que son œuvre aurait engendrées ou abordées, en une série de chapitres traitant du corps, de la sexualité, de la religion, de la liberté politique, etc. Au bout du compte, l'exposition est assez décevante. Ce

n'est d'ailleurs pas tant le contenu lui-même qui pose problème que l'incapacité dont font preuve les commissaires à traduire dans le langage de l'exposition quelque chose qui relève prioritairement de l'écriture. Il est vrai que quelle que soit l'opinion que l'on a de l'œuvre de Sade, le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle s'adresse d'abord à l'imagination de ses lecteurs, ce qui est proprement irreprésentable. Cette question de l'intimité ou de la subjectivité de la lecture est ainsi, assez paradoxalement, la grande absente de l'exposition. Il y a certes un grand nombre de textes : cartels, fiches de salles ou citations d'auteurs apposées en gros caractères aux côtés des différents documents (ce qui en fait d'ailleurs une exposition particulièrement bavarde). Mais outre que ces textes, même lorsqu'ils sont de Sade, ne sont pas particulièrement perturbants, ils font surtout l'objet d'une lecture collective, patiente et bien ordonnée de la part des visiteurs.

Le grand problème de « Sade. Attaquer le soleil » est là : c'est une exposition consacrée à un écrivain où la question de la transposition de la littérature dans les autres arts et dans le médium de l'exposition n'est jamais

abordée en tant que telle. Il va de soi que la manière la plus simple et la plus littéraire de présenter ses œuvres – en montrant les textes ou en les faisant entendre – n’aurait pas forcément été la meilleure. Mais que dire de la solution retenue ? Sade est largement mis à distance, sous la forme d’une exposition en partie artistique et en partie documentaire qui replace le personnage et son œuvre dans des contextes trop larges : en s’intéressant à sa vie ou aux rapports de pouvoirs sous l’Ancien Régime, mais aussi à l’influence qu’il est supposé avoir eu sur un nombre considérable d’écrivains et d’artistes jusqu’au 20^e siècle... Les textes de Sade – davantage évoqués à demi-mot que véritablement présentés – sont accompagnés d’écorchés de Fragonard, de documents d’époque ou de livres en tout genre et d’un ensemble de peintures choisies assez subjectivement. Il s’agit en somme d’une exposition thématique assez banale, où la commissaire, Annie Le Brun, écrivain reconnu, fait ce que font certains commissaires invités : elle découpe son auteur en catégories toutes faites et, confondant l’écriture d’un livre avec l’organisation d’une exposition, l’illustre d’images choisies avec éclectisme.

Son propos, explique-t-elle, est de « montrer comment, avant d’avoir une importance majeure dans la pensée du 20^e siècle, l’œuvre de Sade a induit une part de la sensibilité du 19^e siècle, quand bien même le personnage et ses idées y auront-ils été tenus pour maudits ». En d’autres termes, il s’agit de montrer comment l’inconscient des écrivains et artistes des 19^e-20^e siècles a été marqué par la pensée de Sade. En suivant ce postulat, les contemporains de Sade sont laissés de côté au profit d’Ingres, Delacroix, Kubin, Redon, Picasso et quelques surréalistes. Un tel projet n’est pas sans rappeler d’autres initiatives assez semblables, tout aussi thématiques et

appropriatives : « Posséder et détruire » ou « La peinture comme crime » de Régis Michel (au Louvre en 2000 et 2001-2002), « L’Ange du bizarre », de Felix Krämer et Côme Fabre (à Orsay en 2013), voire certaines expositions de Jean Clair (« La mélancolie », au Grand-Palais en 2005-2006, ou « Crime et châtiment », à Orsay en 2010). À chaque fois, les commissaires avaient choisi d’illustrer une thématique de leur choix par le biais d’une exposition, ce dont ils s’acquittaient généralement assez bien, mais au prix de spéculations sur le sens des œuvres et d’une transformation de l’expérience de la visite en une sorte d’exercice de lecture.

Dans le cas de Sade, d’autres démarches étaient possibles. Pourquoi ne pas avoir laissé de côté ses textes – de toute façon inexposables – au profit d’une transposition de l’univers de Sade – les questions qu’il soulève, ce qu’il fait ressentir aux lecteurs –, dans notre monde et dans des pratiques autres que l’écriture ? Cela aurait été l’occasion de passer des commandes à des artistes ou à des curateurs plus inventifs. Peut-être aurait-on alors réussi à faire éprouver de l’effroi au spectateur et, en le plaçant dans la position de la victime ou du bourreau, à le sortir de son état de passivité de visiteur d’expositions du Musée d’Orsay. On lit dans le communiqué de presse qu’« il sera possible de mesurer combien, à dire ce qu’on ne veut pas voir, Sade aura incité à montrer ce qu’on ne peut pas dire ». C’est ce qu’aurait du faire l’exposition.

Jérôme Glicenstein